Pirandello

Théâtre complet

I

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
DE PAUL RENUCCI
AVEC, POUR CE VOLUME, LA COLLABORATION DE
MICHEL ARNAUD, DANIÈLE ARON-ROBERT,
ANDRÉ BOUISSY, ALESSANDRO D'AMICO,
GÉRARD GENOT, ANDRÉE MARIA,
ROBERT PERROUD, CLAUDE PERRUS,
MARIE-FRANCE SALQUES,
RENÉ STELLA, MYRIAM TANANT

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

PIRANDELLO

Théâtre complet

I

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
DE PAUL RENUCCI
AVEC, POUR CE VOLUME, LA COLLABORATION DE
MICHEL ARNAUD, DANIÈLE ARON-ROBERT,
ANDRÉ BOUISSY, ALESSANDRO D'AMICO,
GÉRARD GENOT, ANDRÉE MARIA,
ROBERT PERROUD, CLAUDE PERRUS,
MARIE-FRANCE SALQUES,
RENÉ STELLA, MYRIAM TANANT

nrf

GALLIMARD

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.

Pour l'ensemble des pièces en langue italienne
contenues dans ce volume
© *Eredi familiari Pirandello*

© *Éditions Gallimard, 1977,*
pour la traduction française et l'ensemble de l'appareil critique.

CE VOLUME CONTIENT :

Préface
par Paul Renucci

Chronologie
par Paul Renucci
avec le concours d'Alessandro D'Amico

MASQUES NUS
(Maschere nude)

L'ÉTAU
(La morsa)
Traduction de Myriam Tanant

CÉDRATS DE SICILE
(Lumie di Sicilia)
Traduction de Marie-France Salques

LE DEVOIR DU MÉDECIN
(Il dovere del medico)
Traduction de René Stella

CECÈ
(Cecè)
Traduction de René Stella

LA RAISON DES AUTRES
(La ragione degli altri)
Traduction d'André Bouissy

GARE À TOI, GIACOMINO !
(Pensaci, Giacomino !)
Traduction d'André Bouissy

LIOLÀ

(Liolà)

Traduction de Robert Perroud

À LA SORTIE

(All' uscita)

Traduction de Gérard Genot

CHACUN SA VÉRITÉ

[Così è (se vi pare)]

Traduction de Danièle Aron-Robert

LE BONNET DE FOU

(Il berretto a sonagli)

Traduction de Michel Arnaud

LA JARRE

(La giara)

Traduction de René Stella

LA VOLUPTÉ DE L'HONNEUR

(Il piacere dell'onestà)

Traduction d'André Bouissy

LE DIPLÔME

(La patente)

Traduction d'Andrée Maria

MAIS C'EST POUR RIRE

(Ma non è una cosa seria)

Traduction de Michel Arnaud

LE JEU DES RÔLES

(Il giuoco delle parti)

Traduction d'André Bouissy

LA GREFFE

(L'innesto)

Traduction de Claude Perrus

此为试读,需要完整PDF请访问: www.ertongbook.com

L'HOMME, LA BÊTE ET LA VERTU
(L'uomo, la bestia e la virtú)
Traduction de Robert Perroud

TOUT FINIT COMME IL FAUT
(Tutto per bene)
Traduction d'Andrée Maria

COMME AVANT, MIEUX QU'AVANT
(Come prima, meglio di prima)
Traduction d'André Bouissy

LES DEUX VISAGES DE MME MORLI
(La signora Morli, una e due)
Traduction de Marie-France Salques

SIX PERSONNAGES
EN QUÊTE D'AUTEUR
(Sei personaggi in cerca d'autore)
Traduction de Michel Arnaud

HENRI IV
(Enrico IV)
Traduction de Michel Arnaud

L'IMBÉCILE
(L'imbecille)
Traduction de Gérard Genot

Notices et notes
par Paul Renucci

PRÉFACE

« Je m'en souviendrai de cette planète ! » aurait soupiré Barbey d'Aurevilly à l'approche de sa mort. De façon à la fois plus inconsolable et plus détachée, Pirandello s'avisera de réunir, l'année qui devait être la dernière de sa vie, ses Informations sur [son] séjour involontaire sur la Terre[1]. *« Je répugne, écrit-il dans une première rédaction, à parler derrière le dos de qui que ce soit : aussi, en prévision de mon prochain départ, j'entreprends de livrer à la face de tous les informations que je donnerai, s'il advient qu'on m'interroge ailleurs sur mon séjour involontaire sur la Terre où, par une nuit de juin, je tombai comme une luciole sous un grand pin solitaire dans un champ d'antiques oliviers donnant sur les versants d'un plateau d'argile bleue tranchant sur la mer africaine. On sait ce qu'il en est des lucioles. On dirait que la nuit épaissit son obscurité pour elles, afin que, volant on ne sait où, elles la trouent, de-ci de-là, de leur languissante lueur verte. Il arrive que l'une ou l'autre vienne à tomber et l'on voit par instants sur le sol son vert soupir de lumière, qui semble immensément lointain. C'est ainsi que je tombai, cette nuit de juin, pendant que cent autres lucioles jaunes*

1. Ces fragments appartiennent à la dernière année de la vie de l'auteur. Ils sont reproduits dans Pirandello, *Saggi, poesie, scritti varii* a cura di M. Lo Vecchio Musti, Milano, Mondadori, 2e éd. augm., 1965, p. 1101-1109.

brillaient vaguement sur un coteau portant une cité qui essuyait, cette année-là, une épidémie meurtrière. Par suite d'une frayeur en rapport avec cette grande épidémie, ma mère me mettait au monde avant le temps prévu, dans cette lointaine campagne solitaire où elle avait élu refuge. Une lanterne à la main, un de mes oncles parcourait cette campagne en quête d'une paysanne qui vînt aider ma mère à me mettre au jour. Mais ma mère s'était déjà tirée d'affaire toute seule, et j'étais né avant que mon oncle ne revînt avec la paysanne[1]*... »*

Abordant dans une rédaction suivante de ces Informations, *du reste vite interrompues, l'éventualité d'un interrogatoire à affronter au-delà de la vie, Pirandello reprend : « En vérité, je ne suis pas bien sûr que j'aurai des réponses à donner, cela pour des raisons qu'il est malaisé de comprendre et de prévoir.*

« " Ailleurs " est un mot trop vague. Il faudrait savoir où, au moins de manière approximative ; malheureusement on ne sait rien. La foi ne permet que d'espérer. Mais où la foi fait espérer on sait déjà tout, et mes informations se trouveraient superflues.

« Si j'entreprends de parler, c'est parce que je prévois qu'on n'atteint pas directement Dieu en quittant la Terre, mais qu'il y faut d'autres épreuves, d'autres vies sous d'autres cieux ; c'est aussi parce que je forme le souhait d'aller un peu faire un tour hors de ce médiocre monde solaire d'où, contemplée des planètes les plus proches, la Terre, à ce qu'on dit, non seulement resterait visible, mais aurait belle apparence, sans la mine de vouloir tromper personne, avec sa paisible et jolie clarté bleuâtre[2]*. »*

La plume de Pirandello s'est arrêtée peu après cette rêverie où la mémoire affective se nuance d'ironie métaphysique sur un fond d'agnosticisme indécis. Il n'avait auparavant résumé sa vie que dans la note d'usage, en latin guindé, jetée sur un feuillet qui accompagnait en 1891 sa candidature au doctorat à l'Université de Bonn, puis dans quelques pages dictées deux ans plus tard à un de ses amis, pendant une villégiature, enfin

1. *Saggi, poesie...*, *op. cit.*, p. 1105.
2. *Ibid.*, p. 1107.

dans une lettre adressée vers 1909 au directeur d'un périodique romain[1]. *Pour ressaisir le reste de sa vie et recueillir des précisions sur ses premières quarante années on ne dispose, en dehors de sa correspondance, en grande partie inédite, et d'un certain nombre d'interviews, que des paroles d'autrui ; auxquelles force est de rattacher la* Vie secrète de Pirandello *de Federico Vittore Nardelli, bien que ce livre ait reçu l'approbation — parfois nonchalante ou distraite — de l'écrivain. Encore faut-il ajouter que Pirandello écrivit assez peu de lettres, sauf aux membres de sa famille, et que le nombre de ces lettres alla diminuant. Pendant les dix ou douze dernières années de sa vie, il usa plus couramment du télégraphe.*

Raison de plus pour rappeler ses dernières volontés, restées aussi dignes de mémoire qu'elles furent choquantes pour les catholiques et embarrassantes pour les fascistes dans l'Italie concordataire de Pie XI et de Mussolini :

« Que ma mort soit passée sous silence. À mes amis comme à mes ennemis, prière non seulement de n'en rien dire dans la presse, mais même d'y faire allusion. Pas de faire-part ni de condoléances.

« Quand je serai mort, qu'on ne m'habille pas. Qu'on m'enveloppe, nu, dans un linceul. Pas de fleurs sur le lit, pas de cierges ardents.

« Un corbillard de la dernière classe, celui des pauvres. Sans aucun parement. Et que nul ne m'accompagne, ni parents, ni amis. Le corbillard, le cheval, le cocher, c'est tout.

« Brûlez-moi. Que mon corps, aussitôt incinéré, soit livré à la dispersion ; car je voudrais que rien, pas même la cendre, ne subsiste de moi. Si la chose se révèle impossible, que mon urne cinéraire soit transportée en Sicile et murée dans quelque grossier bloc de pierre de la campagne d'Agrigente, où je suis né[2]*. »*

★

Fils de Stefano Pirandello et de Caterina Ricci Gramito, l'un Palermitain d'ascendance génoise, l'autre issue d'une famille d'Agrigente — mais cette distance insulaire ne pouvait

1. *Saggi, poesie...*, *op. cit.*, p. 1279-1288.
2. *Ibid.*, p. 1289.

guère compter pour les fervents patriotes, aspirant à la grande Italie, qu'ils étaient tous deux, lui qui avait combattu en 1860 sous les ordres de Garibaldi, elle qui était fille d'un héros du Risorgimento longtemps réduit à vivre à Malte dans l'exil et la pauvreté —, Luigi fit prématurément, le 28 juin 1867, son entrée dans la vie sous le toit de la maison rustique du Càvusu, ou Chaos, reçue en dot par sa mère. Sa sœur Lina l'avait précédé d'un an environ. Deux filles et deux garçons allaient suivre.

Le père administrait dans la région d'Agrigente, dont le débouché maritime était Porto Empedocle, une affaire d'extraction et d'exportation de soufre. Il était du nombre des exploitants qui escomptaient de l'incorporation de la Sicile au royaume d'Italie, advenue sept ans plus tôt, l'ouverture de nouveaux marchés. Chez beaucoup la déconvenue économique allait aggraver la déception politique. Mais, à juger par la façon dont il sut, à quelque temps de là, rétablir ses affaires après avoir été quasiment ruiné par la déconfiture de gros débiteurs, Stefano Pirandello n'était pas un médiocre négociant.

L'épidémie dont parlera son fils — il s'agit de choléra — ne fit pas moins de 53 000 morts en Sicile du mois d'octobre 1866 au mois d'août 1867. Elle était consécutive à un mouvement insurrectionnel prétendûment républicain, excité par l'aristocratie foncière et le clergé contre la monarchie « piémontaise ». C'étaient les soldats chargés de réprimer le soulèvement qui avaient introduit dans l'île un mal contracté peut-être au port d'embarquement de Naples où le choléra sévissait de façon presque endémique avec, de loin en loin, des flambées de recrudescence.

La Sicile où Pirandello vint au jour n'était comprise que depuis sept ans dans l'État national italien, resté en cours de formation. En 1867, la Vénétie venait à peine d'être agrégée au Royaume. C'est trois ans plus tard seulement que Rome s'y ajoutera. Dans une nation presque entièrement agricole et artisanale, où le « décollage » industriel sera lent, la Sicile représente un cas extrême. Elle ne comptait pas en 1860 un seul kilomètre de voie ferrée. L'analphabétisme y était à peu près général (l'ensemble de l'Italie compte 78 % d'analphabètes en 1861). Pays où dominent les grandes

propriétés, sur lesquelles se pratiquent un élevage peu rationnel et une céréaliculture à très faible rendement (en 1851, un économiste estimait à un demi-quintal la récolte moyenne d'un hectare semé en blé, soit, précisait-il, le taux de production constaté à l'époque de Cicéron), elle n'a guère à vendre au dehors que des agrumes (peu demandés alors sur les marchés septentrionaux), du vin (de plus en plus concurrencé par la production française que vont soutenir des lois protectionnistes) et du soufre. C'est dans le soufre, dont l'exploitation est favorisée par le développement de l'industrie chimique dans le Nord européen, qu'est lancée la famille de Pirandello.

Il s'en fallait de beaucoup que les conséquences de l'unité nationale fussent ressenties par la population pauvre comme des bienfaits. Au nombre figuraient l'institution, odieuse à ceux qui n'avaient que leurs bras pour vivre, du service militaire obligatoire, la confiscation et la vente par adjudication des biens du clergé (qui n'avait profité qu'aux plus fortunés), la substitution des droits d'octroi, principale source de revenu des communes, aux droits de douane, plus indolores, de l'ère précédente, et le poids de différentes taxes frappant les denrées de consommation courante, à commencer par la farine. D'où la recrudescence du brigandage, forme usuelle de la révolte par désespoir dans le Sud italien. Dans ce qui avait été le royaume des Deux-Siciles, il fallut une impressionnante campagne militaire, ponctuée par une répression sans merci, pour venir à bout des bandes plus ou moins organisées en tous lieux. Les chiffres parlent d'eux-mêmes ; en dix-huit mois (1862-1863), 1 038 hommes trouvés porteurs d'armes furent sommairement fusillés, 2 413 tués dans des combats, 2 768 faits prisonniers : au total plus de 6 000 rebelles abattus ou capturés. Or on évalue à 6 000 morts les pertes de l'armée piémontaise et des renforts italiens d'autre provenance pour l'ensemble des guerres de libération, de 1848 à 1870... Encore un voyageur écrivait-il qu'en 1882, dans l'ancien royaume de Naples dont la Sicile avait été partie intégrante, il était hasardeux de prendre la route sans escorte, la sécurité y étant moindre qu'en 1860.

Si la Sicile misérable, farouche, retranchée derrière ses rites et ses mœurs, ne tient pas une place de premier rang dans

此为试读,需要完整PDF请访问: www.ertongbook.com

le théâtre de Pirandello, du moins dans le plus célèbre — mais on ne saurait oublier L'Autre Fils, *la* Frairie du Seigneur du Navire, *subsidiairement* La Nouvelle Colonie *et* Lazare —, *elle est beaucoup plus présente dans les nouvelles de l'écrivain. Mais elle l'est le plus souvent de façon sporadique ou circonstancielle, avec moins de densité que de couleur, sans participation intense ni longue méditation, même sous-jacente, de l'auteur du récit, pourtant non avare de réflexions digressives, sur les traits fondamentaux d'une situation socio-historique aussi frappante. S'il est légitime de faire grand cas d'une nouvelle telle que* Ciaula découvre la lune[1], *d'où ressort avec force le labeur inhumain des soufrières, les textes de ce genre ne sont pas légion dans l'œuvre de Pirandello. Même son roman le plus « sicilien »,* Les Vieux et les jeunes, *où le mouvement socialisant des « Fasci siciliani » fournit un aliment notable à la chronique des dernières années du* XIX^e^ *siècle, ne livre qu'une image partielle de la société insulaire, qu'on croirait toute partagée entre les nostalgiques, soit du règne des Bourbons, soit des généreux élans du Risorgimento, et les héros pervertis ou les hommes nouveaux prêts à composer, par faiblesse d'âme ou par habileté clairvoyante, avec le monde de calculs et d'intrigues, obsédé par l'affairisme, qu'ils voient prospérer dans l'ombre de la monarchie parlementaire. La fresque sicilienne de Pirandello rend bien l'image des manœuvres électorales, des combinaisons politiques, des conflits de puissance et d'amour-propre qui divisent les villes et les bourgs — quoique la Mafia, soit dit en passant, paraisse absente de tout cela —, mais l'île aux crimes d'honneur s'en détache plus vigoureusement à coup sûr que l'île aux paysans fusillés.*

Avec le temps, Pirandello s'éloignera davantage de sa terre natale que de sa classe d'origine. Il est de mise, aujourd'hui, d'en faire avant tout un Sicilien[2]. *Nul doute que plusieurs aspects aisément reconnaissables de la mentalité sicilienne ne*

1. Publiée le 29 décembre 1912 dans le *Corriere della sera*. Cf. *Novelle per un anno*, Milan, Mondadori, 5^e^ éd., 1964, vol. I, p. 1272-1278.

2. Voir notamment Leonardo Sciascia, *Pirandello e la Sicilia*, Caltanissetta-Rome, 1961, p. 9-124.

doivent être allégués pour entrer dans son œuvre sans trop de méprises. Mais ses convictions, sourdes ou affichées, ses allergies morales, inavouées ou patentes, ses refus, ses choix, ses perplexités muées en paradoxes ont plus sûrement leur source dans sa condition originelle de bourgeois, conservateur en politique, si mécontent qu'il soit des politiciens, moins choqué par l'injustice sociale que par l'absurdité ou le ridicule des conduites collectives, et psychologiquement inapaisable.

*

Son enfance, son adolescence, sa première jeunesse furent d'un fils de bourgeois, au sein ou dans la dépendance d'une famille bourgeoise de la Sicile d'alors : famille disciplinée sous l'autorité paternelle, attentive au profit comme au respect du code de la vie décente, non exempte de la note de rigorisme, au moins laïque, que commandait aux yeux de la société environnante l'appartenance à sa catégorie. Après la prise de Rome par l'armée italienne le 20 septembre 1870 et le refus entêté du Pape de passer l'éponge sur ce coup de force, le conformisme clérical, si répandu qu'il fût toujours dans la bonne société de l'île, pouvait difficilement avoir cours dans la demeure de l'ex-garibaldien Stefano Pirandello, doué d'un caractère abrupt, et de son épouse, fille d'un garibaldien bien plus insigne et nièce d'un ancien lieutenant du Général. Le Dieu du Pape réfractaire n'y était pas, s'il est permis de dire, en odeur de sainteté.

De ses aspirations religieuses enfantines, fortement colorées de superstition, le jeune Pirandello fut redevable à une domestique de la maison familiale, qui prit l'habitude de le conduire à la première messe de la matinée avec l'évidente tolérance de la mère de l'enfant, moins rigoureusement laïque, faut-il croire, que son mari. Le conteur transposera plus tard cette situation dans une nouvelle, La Statuette de la Vierge [La Madonnina], *publiée pour la première fois en 1913*[1] *: et non seulement la situation, mais l'incident qui le troubla de façon décisive.*

Afin de mener à bien la conquête d'un catéchumène

1. Publiée dans le *Corriere della sera* le 7 août 1913. Cf. *Novelle per un anno, op. cit.*, vol. I, p. 775-782.

inespéré, le prêtre de la paroisse, qui avait mis en loterie une statuette de la Vierge et vendu des billets nominatifs, s'avisa de tricher au moment du tirage. Quand il lut triomphalement le nom de Luigi Pirandello à l'extraction du billet gagnant, l'enfant, qui avait employé son argent à distribuer des billets à ses petits camarades démunis, et n'en avait déposé pour lui-même qu'un seul laissé en blanc, hurla au mensonge, fondit en larmes, ne voulut pas de la statue et, si la nouvelle rend jusqu'au bout la réalité, ne mit plus les pieds à la messe. Plusieurs lieux de son œuvre narrative ou théâtrale, et l'hostilité témoignée à celle-ci de son vivant — voire après — par les milieux intellectuels catholiques autorisent à penser que le divorce entre lui et l'Église, qui trouva par la suite d'autres motifs, fut de ce jour définitivement consommé.

À ce choc allait s'en ajouter un autre, tout différent, dont les conséquences ne furent pas non plus négligeables. Dans la biographie due à Nardelli et donnée pour exacte, au moins en gros, par Pirandello lui-même, se lit l'épisode que voici. Apprenant qu'on avait déposé un cadavre dans la tour d'Agrigente qui servait de morgue à l'occasion, l'enfant, qui n'avait jamais vu de mort auparavant, s'arrangea pour pénétrer dans le dépôt funèbre : « Soudain, il vit le corps étendu. Celui-ci avait aux pieds deux mauvais brodequins. On lui aurait donné, sur l'apparence, quarante ans [...] Dans le silence de cette atmosphère confinée, Luigi perçut un son léger, comme un bruissement [...] Il retint son souffle. Le bruissement se fit entendre à nouveau. Il ne provenait ni d'un mouvement d'ailes ni d'un déplacement d'air. Un bruissement bizarre, incessant, bien marqué [...] En ce temps-là et dans ce pays les femmes portaient sous la jupe un épais jupon terminé par une frange amidonnée [...] C'était bien une femme. Les yeux de l'enfant, qui s'étaient accoutumés à l'obscurité, distinguaient peu à peu les corps. Une femme. Et un homme. Ils étaient enlacés. Mais ils n'étaient pas immobiles. Ils étaient animés d'un mouvement lent, étrange, ininterrompu, comme si leur va-et-vient était dû à un spasme ou au mécanisme régulier d'un ressort. Ils étaient serrés l'un contre l'autre. Et la femme avait les jupes relevées. C'était le volant empesé, remué entre leurs deux corps, qui produisait ce bruissement

inoubliable. Luigi resta là à les regarder. La femme n'était pas en cheveux comme c'était le cas dans le peuple [...] Elle portait un petit chapeau. C'était une dame[1] *[...] »*

L'accouplement, auprès d'un cadavre à l'abandon, d'un inconnu et d'une femme d'un certain rang ne s'effacera pas de sitôt de la mémoire de Pirandello. À preuve qu'il ne manqua pas de l'évoquer devant son biographe Nardelli une cinquantaine d'années plus tard. Ce « trauma » ne le voua, certes, ni à l'impuissance ni à la chasteté absolue. Mais il lui en resta dans le domaine de l'écriture comme une répulsion et un parti pris d'avilissement envers l'appétit sexuel, lequel n'apparaîtra guère dans son œuvre que sous les espèces du viol (La Greffe), *de la dépravation* (Comme avant, mieux qu'avant), *du faux abandon dicté par la perfidie* (Le Jeu des rôles), *ou sous l'angle de la prostitution* (Six personnages en quête d'auteur, Frairie du Seigneur du Navire, La Nouvelle Colonie).

Il entrait dans l'adolescence, lorsque, entre 1880 et 1882 — les renseignements prêtent à controverse sur ce point —, sa famille se transporta d'Agrigente à Palerme. Un dur revers de fortune venait d'atteindre brusquement le père, tombé de l'aisance dans la pauvreté à cause de la faillite de deux gros emprunteurs. C'est peu de temps après l'installation à Palerme que le collégien découvrit autour de sa quatorzième année, avec une indignation égale à la stupeur, que son père avait une maîtresse en la personne d'une nièce à laquelle il avait été fiancé jadis et qui, réduite à une condition précaire par la mort de l'homme qu'elle avait ensuite épousé, avait sollicité l'aide de son ancien amoureux. Le lieu de certains rendez-vous n'était autre que le parloir d'un couvent dont l'abbesse, aimablement complice, était la sœur de l'époux infidèle... L'adolescent s'y rendit un dimanche en cachette. Il surgit dans la pièce en ne laissant à son père que le temps de disparaître imparfaitement derrière un rideau. Il cracha au visage de la femme et partit avec la naïve fierté d'avoir fait ce que le devoir exigeait de lui. Entre le père coupable et le fils vengeur, tous

1. Federico Vittore Nardelli, *Vita segreta di Pirandello*, Rome, 1962, p. 30-31.

deux muets sur cet éclat quand ils se retrouvèrent dans la maison familiale, les relations devaient être à l'avenir correctes, mais froides et, autant qu'il fut possible, espacées jusqu'au jour où le fils justicier recueillit chez lui, à Rome, *le père autrefois humilié et désormais parvenu à la vieillesse.*

À l'époque où Pirandello fit ses premières armes dans le théâtre et le récit, le thème de l'adultère était assez commun dans les œuvres de tout genre pour que l'écrivain n'eût pas besoin de ce souvenir pour le reprendre obstinément à son tour, comme il fit dans La Raison des autres, L'Étau, Le Devoir du médecin, À la sortie, Le Bonnet de fou, Le Jeu des rôles, *etc. Mais le poids de ce moment vécu, où s'associaient deux de ses aversions déjà enracinées, celle de l'hypocrisie religieuse et celle de l'appétit charnel, est largement attesté, non seulement par la confidence faite à Nardelli quarante ans plus tard, mais par la nouvelle* Retour [Ritorno][1] *et le drame* La Raison des autres *où revit la même situation.*

Pirandello avait commencé ses études classiques au collège d'Agrigente, après une infructueuse tentative paternelle pour le faire instruire dans une école d'enseignement technique. Il les poursuivit à Palerme jusqu'à la première année d'Université incluse. Dans l'intervalle, la situation de fortune des Pirandello, toujours fondée sur le commerce du soufre, se redressa. La famille put envoyer l'étudiant, sur son désir, continuer ses études supérieures à l'Université de Rome. *La maison d'un oncle l'y accueillit d'abord. Il entrait dans sa vingt et unième année et venait de se fiancer, à long terme comme il advenait fréquemment dans son milieu, à une de ses cousines, son aînée de quatre ans.*

Du séjour à Palerme on pourrait retenir plusieurs anecdotes touchant la santé délicate du jeune Pirandello, sa sensibilité aiguë, ses penchants romantiques. Ceux-ci n'ont, à vrai dire, rien de singulier à une époque où la littérature en vogue appartient pour une large part à ce post-romantisme assombri, ostentatoire, agressif par accès, amèrement sentimental qui, tantôt nuancé de formalisme parnassien, tantôt contaminé par

1. Publiée dans le *Corriere della sera* le 3 octobre 1923. Cf. *Novelle per un anno, op. cit.*, vol. I, p. 1212-1217.

les provocations narquoises, à l'occasion triviales, de la « Scapigliatura », traverse les dernières décennies du siècle en Italie, cependant que se projette toujours sur la production poétique l'ombre prestigieuse de Giosue Carducci, dont les émules et disciples, tempérés ou rassis, peuplent les chaires des facultés des lettres.

*

Arrivé à Rome à la mi-novembre 1887, Pirandello ne souffrit pas de rester plus d'un mois chez l'oncle maternel qui devait l'héberger. Vieux garibaldien, naguère condamné à mort par contumace à Palerme, détenteur d'une précieuse relique léguée ensuite à son neveu, à savoir la botte ensanglantée qu'il avait tirée lui-même de la jambe du Général, blessé au combat d'Aspromonte (1862), cet oncle, devenu conseiller de préfecture, vivait avec une ancienne cantatrice dans un logement hanté à toute heure par un lot de personnages agités et bruyants. Sans cesser de prendre ses repas chez le brave homme, qui était passé, entre la jeunesse et l'âge mûr, de l'action conspirante et guerrière à la bohème bourgeoise, son neveu élut domicile à part. Inscrit simultanément à la faculté des lettres et à la faculté de droit, il fréquenta médiocrement l'une, à l'exception des cours de philologie romane, et de moins en moins l'autre. À ce temps d'études assez relâchées fit suite un travail plus soutenu en Allemagne, à l'Université de Bonn où il se rendit en 1889, à la fois parce qu'un incident qui l'avait opposé à un professeur de latin avait entraîné son exclusion de la faculté des lettres de Rome, et parce qu'il céda au conseil du philologue Ernesto Monaci désireux de le voir partir pour Bonn où enseignait un maître en renom des études romanes, confrère en savoir et néanmoins ami de Monaci.

Précédé d'une halte chez des membres de sa famille à Côme, où Pirandello connut une amourette, ou quelque chose de plus, avec une brune délurée qu'il dira, dix ou douze ans après, devenue « maîtresse de vices et loueuse de son corps », le séjour à Bonn dura environ dix-huit mois : six pour apprendre l'allemand autant qu'il était indispensable, le reste pour suivre les cours de l'Université et préparer une thèse de doctorat sur le dialecte d'Agrigente, qui fut menée à bonne fin.

此为试读,需要完整PDF请访问: www.ertongbook.com